

Librologie 5 : Troll en libertés

Chers lecteurs et lectrices,

Après une parenthèse recueillie la semaine dernière, la chronique Librologique que je vous propose aujourd'hui reprend le cheminement que nous avons entamé, et s'aventure dans le domaine, **trollophile** s'il en est, des soi-disant *libertés numériques*^[1].

(Cet épisode trahit aussi une de mes habitudes irrépessibles : j'adore me faire des amis un peu partout.)

Bonne lecture, et à la semaine prochaine...

V. Villenave.



Librologie 5 : Troll en libertés

Pas de mythologie digne de ce nom sans troll... en tout cas dans le domaine des communautés d'internautes. Le troll est un rôle traditionnel de toute communication de groupe, amplement favorisé par le confort (anonymat relatif, éloignement,...) des échanges sur Internet : plus ou moins sciemment, un ou plusieurs participants à la discussion mettent en avant une opinion dont la nature ou la formulation bloque le débat à tous les niveaux, le plus souvent sous forme d'une polémique fallacieuse (sur le même sujet, voir également cet article d'un mien collègue). Que l'on puisse les mettre au compte de l'ignorance, d'une pulsion narcissique, d'une volonté de nuire ou du pur opportunisme politique, les comportements de troll nous intéresseront ici moins par leur origine que de par

ce qu'ils révèlent de présupposés et, lorsqu'ils fonctionnent à grande échelle, d'imaginaire collectif : ainsi de cette tendance documentée de toute discussion houleuse et trolloïde à dériver vers les figures contemporaines du Mal : Hitler, Staline ou Ben Laden.

Le troll est une composante historique du mouvement du logiciel Libre, où presque chaque programme se définissait par opposition avec un autre, le plus souvent propriétaire (emacs contre vi, Linux contre Minix, GNOME contre KDE/Qt) mais pas toujours (GNU emacs contre Xemacs, Guile contre Tcl, OpenBSD contre, hum, le reste du monde, etc.). De nos jours encore, tout Libriste qui se respecte peut posséder une opinion bien tranchée en faveur de tel logiciel plutôt que tel autre, et se répandre en commentaires acerbes : Linus Torvalds n'est pas le dernier à en donner l'exemple.

Est-ce à dire que, de même qu'on a pu parler du christianisme comme d'une « secte qui a réussi », Richard Stallman ne serait qu'un trolleur qui a réussi ? C'est certainement une possibilité à laquelle se prêterait la personnalité volontiers facétieuse de l'intéressé — et de nombreux commentateurs ne se privent pas de le dénoncer comme tel. Et pourtant, débusquer, ou croire débusquer, un troll, ne doit pas servir à éluder de véritables divergences idéologiques : nous avons vu que la rigueur intellectuelle de Richard Stallman, toute folklorique qu'elle se présente, repose sur une pensée précise et méthodique. Comme dans le cas de rms, la mythologie du troll présente ainsi le danger de faire oublier, sous l'aspect rituel du débat, les présupposés idéologiques qui le sous-tendent : ainsi la dispute terminologique entre *open-source* et *logiciel Libre* n'est-elle pas une dissension entre, d'un côté les idéologues, de l'autre les pragmatistes, mais bel et bien entre deux idéologies dont seulement l'une se pense et se revendique comme telle... tandis que l'autre, proche des milieux entrepreneuriaux ou capitalistes, épouse peu ou prou le discours dominant du libéralisme économique.

Dans un même ordre d'idées, un sujet de dissension classique (et donc à fort potentiel trollogène) est l'affrontement entre différentes licences plus ou moins Libres — voire, comme nous l'a montré le trolleur renommé qu'est Linus Torvalds, entre deux *versions* de la même licence ! Là encore, il est souvent possible de distinguer un affrontement idéologique sous les points d'apparence purement technique — nous y reviendrons prochainement, avec l'application des licences Libres au domaine culturel. En effet, si la substance du troll équivaut en général à

un antagonisme de personnes, son essence est d'ordre idéologique : dire « je ne t'aime pas » ne suffit pas, il faut ajouter « je ne t'aime pas car je n'aime pas les apprentis-Staline » pour déplacer le débat sur un champ idéologique.

Cela n'est, cependant, que la première étape de la constitution du troll : la suivante incombe à son public lui-même, lorsque celui-ci entre dans la danse et qu'une polémique se crée — le succès du troll se mesurant au temps et à l'énergie qu'il consomme, directement ou indirectement. D'où la maxime *Don't feed the troll*, « prière de ne pas donner de nourriture aux trolls ». L'usage même de cette maxime, au demeurant, pose question : si c'est véritablement d'un troll qu'il s'agit, alors il devrait être suffisamment outrancier pour être aisément désamorcé : dans notre cas la personne à qui l'on s'adresse n'a que très peu de points communs avec un dictateur soviétique, et sera trivial de le démontrer et mettre ainsi fin à la discussion. Cependant cela demande de part et d'autre — outre un minimum de bonne foi — une rigueur conceptuelle, une finesse d'analyse et de compréhension, et une culture politique qui souvent fait, hélas, défaut. C'est donc sur cette faille que s'édifie le troll ; y compris dans le milieu dit de « défense des libertés numériques », sur lequel nous nous arrêterons plus longuement ci-dessous.

La « communauté » des internautes, au sens large, est habituée à recevoir des attaques émanant des classes politiques, médiatiques et, de façon générale, traditionnellement légitimées qui, telles un M. Jourdain se retrouvant sur AOL, « trollent sans le savoir » (certains gouvernants français s'en sont même fait une spécialité) : en général la thématique mise à contribution est celle qui consiste à faire du réseau Internet le repaire des Ennemis de la société : le terroriste, le pédophile, le « pirate », l'islamiste, le nazi, et plus généralement, le jeune (adepte de jeux vidéos violents ou décérébrants, du « *tout-gratuit* » que j'ai déjà abordé ailleurs...). Ne disposant pas du bagage culturel, juridique et technique qui caractérise la plupart des internautes proches du mouvement Libre, de tels trolleurs-malgré-eux (pour rester chez Molière) n'hésitent pas à s'en prendre à des principes qui, pour le reste des citoyens, relèvent de l'évidence : interopérabilité, neutralité du réseau, liberté de choisir des licences alternatives... Pour officielles qu'elles soient, ces techniques de trollage n'en sont pas moins, parfois, d'une efficacité redoutable : au moment où je rédige ces lignes, les communautés de citoyens, consommateurs, artistes et Libristes de notre pays ont consacré la quasi-totalité de leur énergie et de leur attention, pendant quatre ans,

au plus gros Troll administratif de la décennie : j'ai nommé la loi dite « Hadopi », sous ses différents avatars.

On aurait pu penser que des internautes habitués aux dissensions et discussions enflammées sauraient reconnaître, et échapper à, toute manœuvre de troll de la part du gouvernement — technique d'ailleurs bien connue de tous les politiciens, que celle qui consiste à lancer quelques propositions bien choquantes pour faire passer, sous les espèces du compromis, d'autres mesures plus pernicieuses. Mais comme dans tout contexte de lutte, la « communauté » se définit davantage par ce à quoi elle s'oppose ou ce qu'elle moque, que par des valeurs communes (même si elle s'en défend, nous y reviendrons précisément ci-dessous). De là vient qu'elle puisse quelquefois, à ses contempteurs, présenter l'illusion d'un front uni ; il n'en est pourtant rien, et les *trolls* abondent au sein du mouvement Libre et des « libertés numériques » comme de toute communauté sur Internet — peut-être même davantage, tant les sujets de dissension y sont nombreux et les individualités, disons, peu accommodantes.

Si j'emploie cette expression de « libertés numériques », ce n'est qu'avec la plus grande suspicion. On l'a vue, certes, consciencieusement brandie (et *brandée*) par le gratin des activistes et entrepreneurs, jusqu'à servir d'unique justification à des groupuscules ou coups publicitaires aux implications politiques parfois fumeuses. Mais que dit-on *vraiment* lorsque l'on parle « libertés numériques » ? Le mot Liberté est évidemment déjà éminemment chargé d'idéologie, plus encore lorsqu'il est au pluriel : la liberté ne serait donc pas un absolu ? (Un autre collègue me rappelle ici judicieusement qu'il en va de même pour le mot Laïcité, auquel d'aucuns gouvernants réactionnaires ont jugé bon d'adjoindre des adjectifs pour mieux le vider de son sens.)

De quelles libertés parle-t-on alors ? Libertés civiques ? Collectives ? Individuelles ? Rien de tout cela en fait : puisqu'on vous dit qu'il s'agit simplement de libertés « numériques ». Ce qui permet finalement à chacun de regrouper sous un même parapluie ses propres présupposés idéologiques, parfois antinomiques — par exemple entre ceux pour qui la Liberté passe par un État garant de la cohésion sociale à ceux pour qui, au contraire, l'État est une entrave à l'aspiration de liberté individuelle totale. Comme si le domaine numérique n'était pas un *moyen* (de communication et d'expression, qui ouvre certes des espaces publics ou privés où la Liberté doit certainement être défendue comme partout ailleurs), mais un *enjeu* en lui-même : politique, commercial, consumériste... peu importe

en fait : seul reste le slogan. « Libertés numériques ! »

Un slogan qui, en dernière analyse, ne séduit ni ne convainc... À tel point que je ne puis que me demander si ce n'est vraiment que par effet de mode qu'on l'emploie à l'envi. Le plus intéressant ne serait-il pas ici ce que l'on ne *dit pas* ? Parler de « libertés numériques », c'est éviter de se référer aux valeurs de *Liberté, Égalité, Fraternité* (pourtant chères à Richard Stallman), ou encore aux *Droits de l'Homme et du Citoyen* ? (Cela expliquerait la présence, inexplicable autrement, parmi les défenseurs des « libertés numériques », de sympathisants de formations politiques ou de polémistes réactionnaires qui se plaisent à brocarder ceux qu'ils appellent les « droitsdelhommistes ».) Processus familial, somme toute : les « libertés numériques » sont finalement aux Droits de l'Homme ce que l'*open-source* est au mouvement Libre.

Pour maladroit ou imprécis qu'il puisse être, le paysage associatif français autour de ces prétendues « libertés numériques » n'en est pas moins un milieu attachant et nécessaire : dans leur grande majorité, ces associations sont mues par des personnes de bonne volonté dont l'éthos et le dévouement vont largement au-delà du troll-de-base. Ce milieu, je le fréquente moi-même depuis de nombreuses années et il m'a été donné d'y contribuer personnellement, en tant que sympathisant de nombreuses associations et, *last but not least*, spectateur puis animateur de l'un des nids à trolls les plus prometteurs de ces dernières années — et dont nous serons amenés à reparler dans ces chroniques.

Les querelles de chapelles sont monnaie courante dans un tel environnement, qui nous donne chaque semaine de nouveaux exemples de groupes (ou groupuscules) dont la principale raison d'être semble se résumer à taper sur des collectifs ou projets existants. Ces divisions (au sens biologique du terme) peuvent être mises en rapport avec la culture du fork dans le Logiciel Libre, qui permet à n'importe quel développeur de reprendre le code d'un programme pour le faire évoluer dans une direction différente. Si le phénomène n'est pas simple dans le monde informatique (le succès d'un *fork* dépend de sa qualité, du charisme de son initiateur, de l'éventuel mécontentement des utilisateurs vis-à-vis du projet d'origine...), dans le domaine des idées il touche à l'ésotérisme : entre 2006 et 2010, il m'a été donné de dénombrer pas moins de sept *forks* différents du Parti Pirate, rien qu'en France !

Dans ce milieu où les discussions s'enflamment vite, le troll n'est donc jamais loin,

non seulement d'un groupe à l'autre (nous le voyions à l'instant) mais au sein même du groupe. C'est que la nature des thématiques abordées prête souvent aux confrontations politiques et au trollage idéologique ; à cela s'ajoute ce que je nommerais le « troll structurel », qui me semble ontologiquement propre à ce milieu. En effet, le mode de fonctionnement des communautés en ligne (particulièrement dans le mouvement Libre), que l'on a pu (trop facilement, à mon sens) décrire comme « horizontal », « anarchique » ou « méritocratique », repose sur des règles non-écrites, diffuses, changeantes, et des valeurs inquantifiables telles que la confiance mutuelle, la sympathie ou le degré de conviction qu'inspire chaque membre. À l'inverse, toute association républicaine se doit structurellement de présenter un édifice « vertical », « représentatif » ou « démocratique » : des élections, des assemblées, une hiérarchie de commandement et de responsabilités... Je n'irai pas jusqu'à dire que concilier ces deux modèles est *impossible* ; je n'hésiterai pas à dire, en revanche, qu'à l'heure actuelle *personne*, à ma connaissance, n'y est parvenu. L'attitude adoptée par la plupart des responsables associatifs consiste à simplement ignorer le problème, en laissant se développer une « communauté » plus ou moins appariée avec l'association, et qui peut constituer un vivier de ressources bénévoles — à moins que ce ne soit l'association qui se donne pour mission d'« animer » la communauté. Une telle ambiguïté ne peut que profiter à l'émergence des trolls, particulièrement dès que croissent le nombre d'adhérents ou les ressources financières. L'embauche d'un salarié permanent constitue, à ce titre, un cap révélateur : dans beaucoup de cas l'association le recrutera parmi ses propres fondateurs, comme en gage d'ancienneté et de reconnaissance, dans d'autres cas l'on recrutera un jeune « battant » issu de Sciences-Po ou d'une école de commerce ; c'est seulement dans le plus rare des cas que l'on recrute parmi la « communauté », au moyen de critères qui ne peuvent que faire question : de quelque façon qu'elle s'y prenne, l'association qui franchit ce cap trahit de ce fait son aspiration de légitimation sociale, et par là les *habitus* de ses membres même.

Je ne saurais trop souligner la grande diversité de toutes ces structures, qui peuvent aller du groupuscule informel à de véritables institutions, et qu'il serait pour le moins hasardeux de prétendre décrire en quelques phrases. Cependant, quelle que soit leur taille, il me semble pouvoir distinguer quelques traits récurrents : le plus frappant et le plus répandu étant sans doute, leur étrange pudeur sur le plan politique, que l'on peut voir, soit comme un simple manque de

courage (j’y reviens dans un instant) soit comme un idéologème caché : nous avons vu combien la parole « dépolitisée » que dénonce Barthes peut masquer une démarche activement réactionnaire (au sens contre-révolutionnaire du terme), et il n’est plus à démontrer qu’apolitique veut dire « de droite ».

Ainsi de cette insistance répétée, largement répandue et, en fin de compte, presque suspecte, qu’a le milieu du logiciel Libre et des « libertés numériques » à... *ne pas faire de politique*. Dans un exemple frappant, l’Aful, pour critiquer l’April, nous explique-telle doctement qu’elle ne se place pas « sur le plan des principes »... avant, dans la *phrase suivante*, de faire sienne la notion de « concurrence libre et non faussée », qui a depuis longtemps cessé d’être neutre politiquement ! D’autres associations, si elles se défendent également de *faire de la politique*, ont des liens plus ou moins ténus avec certaines formations politiques existantes, des sponsors inattendus, une organisation souvent opaque, ou des motivations quelquefois peu claires — au point que l’on soit parfois amené à se demander si dans certains cas, le travail des bénévoles et les (nombreuses et insistantes) campagnes d’appel au don, toujours au nom de l’Intérêt Général, n’ont pas pour finalité véritable de financer les émoluments et ambitions politiques ou entrepreneuriales de quelques individus.

Ambitions qui, je m’empresse de le dire, ne sont pas nécessairement antinomiques d’un engagement par ailleurs sincère et d’un travail de qualité. D’un point de vue intellectuel, l’ambition personnelle ou même le simple besoin de devoir faire bouillir ses spaghettis ne me paraissent pas moins dignes de respect que la défense du Bien Commun — tant que l’on n’invoque pas celui-ci pour masquer celui-là.



Quelle que puisse être la part de calcul, de romantisme ou d'idéalisme de leurs figures de proue, l'effervescence des associations et communautés de l'Internet Libriste ou « citoyen » d'aujourd'hui ne doit pas faire oublier la relative pauvreté de leur réflexion politique et de leur culture idéologique. J'en veux pour illustration la danse du ventre des courants politiques traditionnels qui se pressent devant l'électorat *geek* : aux partis traditionnels il faut ajouter les formations écologistes, centristes, ultra-libérales, nationalistes... pour ne citer que celles qui se sont achetée une image « libertés numériques-*friendly* » en s'opposant (au moins en apparence) à ce troll dit « Hadopi » que j'évoquais plus haut. Et le mythe est ici d'autant plus aisé, d'autant plus séduisant, que l'éthos de son « cœur de cible » *geek* reste mal défini, et sa terminologie, mal conceptualisée.

Ainsi pourrait s'expliquer, également, le succès de certaines personnalités politiques « traditionnelles », qui font à l'occasion l'objet d'un engouement soudain et inattendu auprès des geeks et internautes, quasi indépendamment de leurs valeurs : François Bayrou lors de la fondation du bien-nommé MoDem, Nathalie Kosciusko-Morizet sur Twitter, Michel Rocard sur le logiciel Libre, ou bien sûr l'accession au pouvoir du candidat Obama. Venant d'une communauté habituellement si critique et moqueuse, la chose a de quoi surprendre : j'y verrai même des exemples de trolls *positifs*.

Ici se trouve sans doute une justification de cette posture « apolitique » que je critiquais plus haut... et qui explique d'ailleurs peut-être le succès de certains discours « ni de gauche, ni de droite » (bien au contraire) tels que celui de

François Bayrou en 2007 ou d'Europe-Écologie en 2009 auprès des geeks français) : de même que la grande majorité des Libristes (à l'exception de rms, nous l'avons vu) et, plus encore, des partisans de *l'open-source* fuit explicitement toute ambition philosophique ou idéologique, beaucoup de groupements de citoyens sur Internet se détournent avec dégoût ou terreur de la politique en tant que telle. Certes, cela n'est ni nouveau, ni inhérent aux communautés en ligne : les associations traditionnelles (y compris, d'ailleurs, au sein des formations politiques ou syndicales) ne sont pas, pour la plupart, des clubs de réflexion ni des regroupements d'idéologues ou d'intellectuels — nulle raison pour qu'il en soit autrement sur Internet.

Attitude compréhensible, quoiqu'un tantinet hypocrite : comment en effet promouvoir des modèles inédits de diffusion culturelle, de lien social et d'équilibre économique, sans en tirer les conclusions politiques et institutionnelles inévitables ? En évitant, sinon les trolls (nous avons vu que c'est peu ou prou impossible), du moins les « sujets qui fâchent », ne risque-t-on pas d'abdiquer certaines convictions, et de se contenter (comme nous le voyions plus haut) de remâcher en fait le discours idéologique dominant, fût-ce sous une forme dégradée ?

Cette stratégie d'évitement (qu'elle soit assumée ou non) en laquelle je vois une certaine hypocrisie, me frappe d'autant plus qu'elle vient (majoritairement) de classes sociales qui ont pourtant accès à la connaissance (notamment historique), à des sources d'information multiples et à des modes de pensée favorisant l'esprit critique — non seulement vis-à-vis du Système politico-médiatique traditionnel (ce point semble acquis), mais également au sein même de ce nouveau *mainstream* qu'elles créent, comme nous le mentionnions en préambule de ces chroniques. On a pu souligner l'importance humanitaire de l'éducation dans les pays soumis aux guerres, famines, épidémies ; faudrait-il, dans nos contrées virtuelles ravagées par les trolls — fléau certes autrement moins grave — envisager comme prérequis à l'émergence d'une représentation politique efficace de leurs modèles de société, la nécessité pour les internautes Libristes d'une culture politique et d'une certaine rigueur intellectuelle ?

La chasse au troll n'est donc pas plus neutre idéologiquement que le troll lui-même : tous deux participent d'une même ritualisation des débats d'idées, qui les vide peu à peu de tout contenu politique et de toute aptitude à influencer sur l'évolution des choses. Si le troll a un effet parasite et immobilisant, sa répression

laisse quant à elle entendre qu'aucune divergence idéologique de fond n'est efficace, justifiée ou même envisageable. La possibilité même d'un débat rigoureux et approfondi, s'étiolé : c'est de cet étiolement que le troll est indice.

Notes

[1] Crédit illustrations sur Wikimedia Commons : Internet Troll (licence Art Libre) et Troll nicht fuettern (Creative Commons By-Sa)

Les enfants Montessori et le logiciel libre partagent de nombreux points communs

Née dans un quartier pauvre de Rome il y a plus d'un siècle, l'originale pédagogie Montessori n'a jamais cessé d'essaimer et connaît même un fort regain d'intérêt à l'aube de ce nouveau millénaire qui nous demande une solide capacité d'adaptation aux changements.



Les fondateurs de Google ont été dans une école Montessori. Et le créateur du célèbre jeu SimCity en parle en ces termes : « Montessori m'a enseigné la joie de la découverte. Cela m'a montré que l'on pouvait s'intéresser à des théories complexes, comme celles de Pythagore par exemple, en jouant avec des cubes. Il s'agit d'apprendre pour soi-même plutôt que de recevoir l'enseignement du professeur. SimCity est directement issu de Montessori - si vous donnez aux gens ce modèle de construction des villes ils en tireront les principes de l'urbanisme ».

Michael Tiemann, figure du logiciel libre travaillant chez Red Hat mais aussi jeune papa, tente ici de rapprocher les deux domaines parce qu'il y voit de

nombreux points communs. L'une de ses hypothèses est qu'un enfant qui aura suivi une méthode Montessori sera plus à même de comprendre, s'intéresser et s'impliquer dans le logiciel libre^[1].

Par extension et extrapolation, sera-t-il plus à même de comprendre, s'intéresser et s'impliquer dans le monde d'aujourd'hui mais surtout de demain ?

Remarque personnelle : Je constate que de plus en plus de parents « bobos de gauche urbains » placent leurs enfants dans des écoles privées Montessori, pour l'épanouissement général de l'enfant mais aussi pour échapper à la carte scolaire et l'école publique du quartier.

Montessori et la voie de l'Open Source

Michael Tiemann - 12 août 2011 - OpenSource.com

(Traduction Framalang : ZeHiro et Mammig2)

Montessori and the open source way

J'ai lu avec grand plaisir l'article de Steve Denning « Montessori est-il à l'origine de Google et Amazon ? ». Son argumentaire est solide, il s'appuie sur de nombreux faits scientifiques, et il expose les résultats remarquables que l'on peut obtenir quand nous pouvons *Faire confiance à l'enfant*. Il écrit si bien et de façon si claire qu'il est inutile que je répète ses propos, vous pouvez (et devriez !) lire directement son article. Mais nous pouvons le compléter, en particulier en comprenant comment les principes et la philosophie de l'open source sont si proches de la méthode éducative de Montessori.

C'est en tant que parent, et assez tardivement, que j'ai découvert l'éducation Montessori. Au début, je ne connaissais strictement rien aux travaux de Montessori, mais l'école de ma fille prenait très au sérieux ses écrits et j'ai ainsi commencé à voir les liens profonds et étroits entre des activités scolaires en apparence simples. Après avoir lu *La science derrière le génie*, le schéma complet m'est apparu plus clairement, et depuis je suis devenu un fervent partisan de la méthode Montessori.

La thèse *Faire confiance à l'enfant*, développée par Montessori, repose sur l'idée d'accompagner le développement de l'individu. Montessori a montré que lorsque des enfants sont privés de la possibilité de faire leurs propres choix, alors leur

personnalité ne se développe pas complètement, et ils peuvent dépendre beaucoup trop des autres pour prendre des décisions les concernant. Par analogie, l'open source permet à tous les participants, qu'ils soient utilisateurs, développeurs, distributeurs ou mainteneurs de devenir de vrais contributeurs. Cette opportunité encourage non seulement à améliorer le logiciel (dont la qualité peut être perçue comme 100 fois supérieure à celle des logiciels propriétaires), et le plus important est qu'il encourage également les individus à s'améliorer. C'est ce que j'ai pu constater en étant dans l'open source depuis plus de vingt ans et en tant que parent Montessori depuis dix ans.

“Faire confiance à l'enfant” ne se limite pas à observer ce que fera un enfant dans le cadre d'un programme éducatif imposé. Dans l'éducation Montessori, tout l'environnement est disponible pour étudier, et les enfants sont encouragés à passer du temps à l'extérieur, pour observer, inventorier, s'interroger, et chercher les connaissances nécessaires pour répondre à leurs questions. La démarche scientifique est modulaire et évolutive, c'est à dire que des résultats sont obtenus à partir de résultats qui proviennent eux-mêmes d'autres résultats.

Ces résultats scientifiques doivent être reproductibles ou bien ils ne sont pas scientifiquement acceptables. De façon similaire, la modularité naturelle des logiciels open source fait qu'ils deviennent eux-même une forme de science de la programmation. Les modules peuvent être aussi librement utilisés que les résultats scientifiques peuvent être librement reproduits. Et tout comme un grand scientifique essaiera de rendre ses résultats aussi simples et accessibles que possible, il existe une forme de reconnaissance similaire pour ceux qui écrivent des logiciels qui sont le plus possible généralistes, portables, et techniquement transparents.

Une valeur primordiale de la méthode Montessori est que l'apprentissage devrait être l'affaire de toute une vie. Denning paraphrase ceci en disant que l'éducation n'est pas une destination mais un voyage. Denning observe également que ceux qui voient dans l'obtention de leurs diplômes universitaires le bout du chemin, se retrouvent dans une impasse en cas de changement. Pour ceux qui envisagent l'apprentissage comme un exercice de longue haleine, alors le changement est simplement une nouvelle opportunité d'apprendre. De la même façon, les logiciels open source ont tendance à avoir un avenir ouvert et en perpétuel développement. De nombreux logiciels et frameworks propriétaires s'élèvent puis chutent car ils sont conçus avec une idée d'achèvement. Au contraire, les logiciels

open source sont constamment re-écrits, re-inventés et leurs objectifs modifiés. En regardant l'évolution de Linux au court des vingt dernières années je me suis dit : a-t-il déjà existé un système d'exploitation qui ait autant évolué, aussi rapidement et soit allé aussi loin ? Voilà tout le génie d'une vision de l'apprentissage à long terme.

Un dernier point : Les enfants Montessori sont-ils enthousiastes à l'idée de mettre les mains dans le code source ? La réponse évidente vous fournira, s'il en était besoin, une ultime preuve des atomes crochus entre Montessori et l'open source.

Notes

[1] Crédit photo : Brian Glanz (Creative Commons By-Sa)

Aurions-nous un train d'avance sur l'organisation du monde de demain ?

Il est désormais acquis qu'une expérience de contributeurs dans une ou plusieurs communautés du logiciel libre est un atout dans le secteur professionnel informatique. Mais, dans ce monde qui bouge et qui commence à mettre de l'« open » à toutes les sauces, elle pourrait l'être également bien au-delà.



C'est pourquoi il est bon d'encourager les jeunes à se lancer et participer. C'est pourquoi aussi il est proprement scandaleux que les instances éducatives françaises continuent superbement d'ignorer le logiciel libre et sa culture.

PS : Oui, je sais, ni le titre, ni mon intro, ni la photo^[1] ne collent parfaitement avec la traduction qui va suivre, mais bon un peu quand même ! Et puis le titre est joli

*non ? Vous auriez préféré « Les winners de demain sont dans le logiciel libre » ?
Non quand même pas !*

Sur un difficile marché du travail, votre expérience dans le monde de l'open source pourrait être un atout à plus d'un titre

In a tough job market, your open source experience may be an asset in more ways than one

Chris Grams - 16 août 2011 - OpenSource.com

(Traduction Framalang : Poupoul2 et Marting)

Cela vous ressemble-t-il ?

Depuis longtemps, vous utilisez des logiciels open source ou contribuez à des projets open source. Vous utilisez peut-être régulièrement des outils open source dans votre activité professionnelle, ou encore préférez-vous seulement vous amuser avec, pour le plaisir ou pour maîtriser de nouvelles compétences.

Vous êtes connus pour raconter des histoires (peut-être véridiques) qui montrent que vous appartenez au monde de l'open source depuis longtemps (de « Je me souviens avoir téléchargé la première version de Fedora » à « Je me trouvais dans la pièce où le terme open source a été inventé »). Mais plus important encore, vous vous considérez comme un membre actif d'une ou plusieurs communautés open source.

Pensez-vous que le temps passé à contribuer à ces communautés open source pourrait être plus qu'une bonne expérience technologique ? Qu'il pourrait vous préparer à des emplois qui n'ont aucun rapport avec l'usage ou la fabrication du logiciel ?

J'ai étudié l'histoire et les sciences politiques à l'université. Non parce que je voulais devenir politologue ou historien, mais parce que, enfin... en fait je ne le sais pas vraiment. Mais au final, je suis réellement heureux d'avoir étudié ces matières.

Pourquoi ? Elles m'ont apporté des tonnes d'expérience lorsque je faisais de la recherche ou que j'écrivais, elles m'ont appris à organiser efficacement mes idées

et mes pensées. Bien que je ne me rappelle pas comment Alexandre le Grand a battu les Perses à la bataille d'Issos et que je ne sois plus capable de réellement comparer les points de vue de Rousseau et Locke, j'utilise de nombreuses compétences acquises lorsque j'étudiais quotidiennement ces sujets.

Au risque d'avoir l'air de faire de la publicité pour une éducation aux arts libéraux, permettez-moi d'aller plus loin.

Pendant que vous avez joyeusement participé à des communautés open source parce que vous aviez besoin d'un morceau de logiciel ou que vous souhaitiez le rendre meilleur, il se pourrait que vous bénéficiiez d'un effet secondaire important. Vous pourriez avoir acquis une expérience de la gouvernance des organisations du futur.

Au cours des quelques années passées, j'ai eu la possibilité de travailler avec des organisations de différentes industries, dont la finance, l'éducation, les services, l'hôtellerie, et même dans des environnements gouvernementaux ou non gouvernementaux. Nombre d'entre-elles sont occupées à explorer comment elles peuvent être plus compétitives, grâce à l'utilisation de techniques que nous, dans le monde de l'open source, avons déjà mises en œuvre avec succès.

Par exemple, certaines souhaitent tester des projets collaboratifs à grande échelle, impliquant des participants qui ne sont pas membres de leurs organisations. D'autres veulent savoir comment créer des méritocraties internes où les gens se sentent investis et où les meilleures idées peuvent venir de n'importe où. D'autres encore souhaitent démarrer des relations plus riches avec la communauté de ceux qui se soucient de leurs organisations. Si vous êtes un lecteur d'opensource.com, vous nous avez vu mettre en valeur de nombreux exemples dans les affaires, les gouvernements, l'éducation, la santé ou autres.

Ces organisations ont beaucoup à apprendre de ceux d'entre vous qui ont déjà une expérience pratique réelle dans de véritables communautés.

Dans son livre *Outliers*, Malcolm Gladwell a introduit l'idée que ceux qui sont devenus des sommités mondiales dans leur art (il cite comme exemples Mozart, Steve Jobs et les Beatles) y sont parvenus en partie parce qu'ils ont été capables de le pratiquer de manière démesurée avant les autres dans leur domaine. Selon les recherches que Gladwell cite dans son livre, une personne a besoin de 10000 heures de pratique pour atteindre la maîtrise.

À combien êtes-vous de ces 10000 heures de participation dans le monde de l'open source ? Si vous avez passé 40 heures par semaine dans des communautés open source pendant 5 ans, vous avez peut-être déjà acquis vos 10000 heures.

Mais même si vous n'avez pas encore vos 10000 heures, je crois que vous en savez déjà beaucoup sur les modes de fonctionnement des communautés open source.

Ainsi, si vous croyez que les organisations du futur pourraient être gouvernées grâce aux principes actuellement utilisés avec succès dans les communautés open source, et que vous y avez une copieuse expérience de contribution, pourriez-vous avantager une organisation qui recherche des moyens plus efficaces, pour être plus compétitive ? Et pourriez-vous être un atout pas uniquement par vos compétences technologiques open source, mais également grâce à votre état d'esprit open source ?

Un exemple : Mes amis Dave Mason et Jonathan Opp, qui totalisent chacun bien plus que 10000 heures d'expérience dans le monde de l'open source, ont récemment fait leur entrée dans le concours Harvard Business Review / McKinsey M-Prize dans la catégorie Management innovant avec un hack profondément inspirée par leur expérience dans l'open source.

Leur idée ? Prendre le principe du « fork » tel que pratiqué dans les projets de développement open source et l'appliquer au management des organisations (tous les détails de leur idée sont ici). Leur bidouille « Prête à forker » a récemment été sélectionnée dans une liste de 150 propositions soumises par des gens du monde entier comme l'une des 20 finalistes du M-Prize. Plutôt impressionnant.

Alors pensez-y : au-delà de votre expérience technologique, qu'avez vous appris d'autre en contribuant à des communautés open source, qui pourrait avoir de la valeur pour un employeur potentiel ? Y a-t-il des compétences et des manières de penser que l'open source vous a enseignées qu'il serait bon de valoriser dans un entretien d'embauche, ou comme argument pour une promotion ou un nouveau poste ? Commencez à voir votre expérience open source comme un nouvel ensemble de compétences en matières de pensée et de travail, qui pourraient être très demandées par les organisations qui voudront rester compétitives dans le futur.

En agissant ainsi, vous pourriez vous ouvrir des opportunités intéressantes que

vous n'auriez pas envisagées auparavant.

Notes

[1] Crédit photo : Victor Bezrukov (Creative Commons By)

Pourquoi je contribue et ne contribue pas au logiciel libre

Pour un débutant participer au logiciel libre peut être si intimidant qu'on n'hésite pas à évoquer « un aquarium à requins » pour qualifier la communauté !



Un blogueur explique pourquoi il ne contribue pas au logiciel libre (alors qu'au fond de lui il le souhaite sincèrement). Un autre lui répond, en théorie mais aussi en pratique en s'appuyant sur GitHub (qui a le vent en poupe actuellement chez les développeurs). Telle est la petite passe d'armes que nous vous proposons traduite ci-dessous^[1].

En ce qui nous concerne, c'est aussi pour cela que l'on a publié notre framabook Produire du logiciel libre. Afin de participer à ce qu'il y ait de plus en plus de développeurs francophones, notamment parmi les plus jeunes qui ne reçoivent pour le moment aucune sensibilisation ou formation pendant leur cursus scolaire.

Pourquoi je ne contribue toujours pas à l'open source

Why I still don't contribute to open source

The Daily Flux - 3 mai 2011 - Brandonhays.com

(Traduction Framalang : Pandark)

Je suis tellement hypocrite. Il y a quelques mois, je me demandais dans un billet comment surmonter ma peur de contribuer aux logiciels open source ?¹?

Depuis, je n'ai toujours pas vraiment participé. Sur Twitter, j'ai écrit que les FOSS ressemblent à un aquarium de requins pour les newbies, et il faut que je le confirme.

Le fait est que je contribue activement d'une manière ou d'une autre à plusieurs projets open source. Cependant, je me sens toujours extérieur au projet, car mes contributions ne sont généralement pas liées au code. Alors pourquoi est-ce que je ne m'implique pas complètement dans le FOSS (et je pense, beaucoup d'autres comme moi) ?

Au risque de prêter aux autres mon ressenti personnel, j'aimerais vous faire part des obstacles qui peuvent, selon moi, intimider les nouveaux devs qui voudraient contribuer à des logiciels open source.

Il n'y a pas de certification, de cérémonie ou de badge du mérite disant « Tu es prêt à contribuer au FOSS ». (Il y en a cependant un pour après)

Il n'est pas évident de savoir par où commencer. D'après ce que j'entends, beaucoup de contributions aux FOSS surviennent parce que quelqu'un a besoin d'une fonctionnalité qui n'existe pas dans un logiciel, ou trouve un bug. Il peut proposer une procédure de test reproductible, voire un patch. Dans mon utilisation quotidienne, je ne croise pas beaucoup de ces situations. Il n'y a pas beaucoup de devs qui agitent les bras en demandant spécifiquement de l'aide sur un projet, et encore moins qui voudraient prendre un nouveau développeur sous leur aile.

Les règles de participation (guidelines) rendent souvent la vie d'un mainteneur plus facile, et compliquent la mienne. Oui, maintenir un projet open source est une tâche ardue et ingrate. Cependant, j'ai vu des règles/lignes de conduite pour contribuer qui transformaient une simple idée de correction en un mur de brique bureaucratique digne de Microsoft. La page d'accueil aux contributions accompagnée d'un tutoriel vidéo de Wayne Seguin est une exception remarquable à cela.

L'open source est pour les gens qui sont meilleurs que moi. J'ai bien conscience que c'est une excuse pour ne pas me lancer, mais je ne suis simplement pas à l'aise de me retrouver à un endroit où je pourrais publier des logiciels suffisamment bons pour que de véritables *développeurs* les utilisent.

Essayer de contribuer et échouer me donne le sentiment d'être stupide. J'ai déjà soumis plusieurs requêtes de pull et aucune n'a été acceptée, sans commentaire expliquant pourquoi. C'est comme si l'univers confirmait que oui, je suis un idiot, et mon « aide » n'est pas utile. Quelle perte de temps profondément déprimante !

J'ai pas le temps. J'ai des enfants, un nouveau boulot, et un nombre grandissant de responsabilités. Cela me prend entre 3 et 10 fois plus de temps pour écrire du code qu'un développeur plus expérimenté. Maintenant, mes contributions non liées au code mangent le temps que je passais à coder. Oui, tout le monde a la même excuse, du genre qui se dissipe si les autres excuses disparaissent, mais ça vaut le coup de le mentionner.

C'est une activité solitaire. Je pense que la plupart des gens comprennent ces choses par eux-même, et que ce serait donc un peu trop demander que d'attendre d'être pris par la main. Mais est-ce vraiment une démarche spirituelle où personne ne peut vous accompagner, de crainte que vous n'appreniez rien ?

Donc oui, le FOSS peut sembler intimidant, voire autant qu'un aquarium de requins. Je n'ai pas toutes les réponses à ces problèmes, mais je voudrais voir plus de mainteneurs cherchant des contributions avec une certaine spécificité, et répondant ensuite aux requêtes de pull, un appel pour des cas de tests supplémentaires, des corrections de bugs et, oui, de la documentation.

Github a beau être on ne peut plus ouvert, il n'y a pas de système type Quora/StackExchange qui permette de savoir quel projets ont besoin de quelque chose qui correspond à ce que vous pouvez faire. Ça pourrait être une bonne fonctionnalité.

Toi (oui, toi !), tu devrais contribuer à l'open source

You (yes, you!) should contribute to open source

Steve Klabnik - 10 mai 2011 - TheChangelog.com

(Traduction Framalang : Pandark)

Si vous lisez ce blog, vous vous souciez évidemment de l'open source. Si vous n'avez jamais contribué à un projet open source, cependant, vous êtes peut-être frileux à ce propos. Donc, inspiré par le concours de documentation Ruby 1.9.3, j'ai écrit un billet pour mon blog à propos de la manière de contribuer à la documentation de Ruby. J'ai reçu des retours comme celui-ci :



@steveklabnik Hé, c'est génial. Il est temps pour moi de m'engager et de me mettre au boulot. Merci pour la motivation supplémentaire !

Je me suis donc dit que quelque chose de plus général pourrait vous encourager à vous impliquer dans n'importe lequel des projets open source que vous utilisez, même si ce n'est pas en Ruby. Tout projet peut avoir besoin d'un coup de main supplémentaire, en particulier les petits.

Un petit aparté à propos du fait d'être frileux.

Si vous ne contribuez pas parce que vous pensez que vous n'êtes pas prêt, ne vous inquiétez pas pour ça ! Je sais que c'est plus facile à dire qu'à faire, mais vraiment, vous êtes prêt. Un de mes amis a publié un article à propos des raisons pour lesquelles il ne contribue pas, et je suis sûr que beaucoup de personnes partagent ce genre de peurs. Greg Brown a répondu et a dissipé certaines de ses inquiétudes, mais la plupart des gens auxquels j'ai parlé s'y refusent principalement pour deux raisons :

- C'est trop dur
- Je ne suis pas assez bon pour contribuer
- Je n'ai pas le temps

Parlons de chacun de ces points dans l'ordre inverse. C'est vrai, vous pouvez

avoir une vie remplie. Je ne connais pas votre emploi du temps personnel. Cependant, je suis sûr que vous pouvez trouver une heure ou deux, peut-être un week-end ? Il n'en faut pas plus pour commencer. La plupart des projets sont construits sur la base de milliers de minuscules commits. Vous n'avez pas besoin de faire une grosse contribution, même les petites sont importantes.

Si vous avez peur que la qualité de votre code ne soit pas suffisante, eh bien la seule manière de vous améliorer est de pratiquer. Alors lancez-moi cet éditeur et soumettez un patch ! En général, si quelque chose ne va pas dans votre soumission, il y aura une discussion à son propos sur GitHub et tout le monde peut y apprendre quelque chose.

Prenez cette demande de pull, par exemple. À l'origine, Colin a soumis un patch qui faisait un lien vers la mauvaise url ; wilkie l'a mentionné, et Colin a mis le code à jour. Cela sera intégré dès que j'aurai fini d'écrire ce billet pour The Changelog. □ Mais c'est généralement ce qui arrive si votre première proposition est un peu inexacte. N'ayez pas peur ! C'est comme ça que l'on a tous appris, les uns des autres.

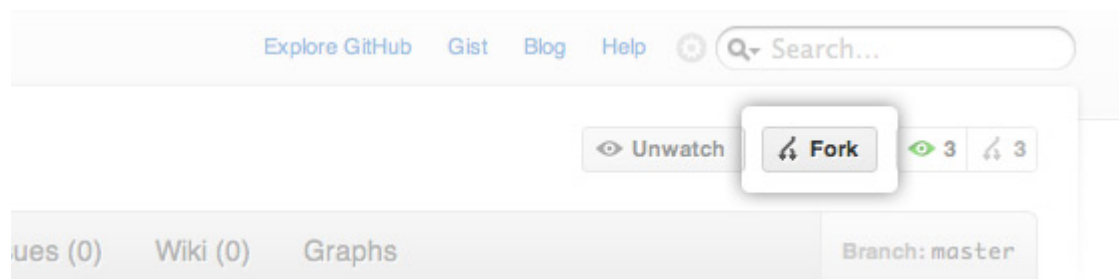
Cette lamentation « c'est trop dur » débouche souvent sur un « je ne suis pas assez bon ». Cela peut aussi arriver si vous essayez de contribuer à un gros projet ayant beaucoup de règles. Les lignes de conduite pour contribuer, obligation de relecture du code, mise à jour des fichiers AUTHORS et CHANGELOG... les gros projets doivent avoir des procédures pour gérer le grand nombre de contributeurs, mais cela peut certainement créer une barrière à l'entrée pour les nouveaux venus. Si ces procédures vous intimident, j'ai une suggestion : commencez petit ! Les petits projets ont généralement peu, voire pas du tout de procédure. De plus, vous vous sentirez incroyablement bien. Pensez à ça : Python reçoit un tas de patches tous les jours, mais si vous avez un petit outil que vous avez écrit sur GitHub, et que soudainement vous recevez un courriel « Hé, quelqu'un a un patch pour vous, » je parie que vous en serez rudement content.

Le B.A BA

Lorsque l'on contribue à un projet open source sur GitHub, il y a un processus que presque tous les projets suivent. Trois étapes : fork, commit, demande de pull.

GitHub rend l'étape du fork très simple. Cliquez simplement sur le bouton « fork »

trouvé sur la page de n'importe quel projet. Utilisons Ruby comme exemple. La page du projet est ici. Vous pouvez voir le bouton fork en haut à droite. Il ressemble à ceci :



Cliquez dessus, et vous verrez certaines « hardcore forking action, » puis vous serez dans votre propre fork ! C'est votre propre version du projet, et elle apparaît sur votre page GitHub. Par exemple, voici mon fork de Ruby. Vous verrez une URL sur la page, qui vous permettra de cloner ce projet lui-même.

```
$ git clone git@github.com:steveklabnik/ruby.git
```

Cela crée un répertoire « ruby » avec tout le code à l'intérieur. Ensuite, ajouter un lien vers le projet parent pour pouvoir suivre les modifications qu'il fait.

```
$ cd ruby
$ git remote add upstream https://github.com/ruby/ruby.git
$ git fetch upstream
```

À partir de maintenant, à n'importe quel moment, nous pouvons récupérer les modifications du dépôt Ruby principal en faisant un rebase :

```
$ git rebase upstream/master
```

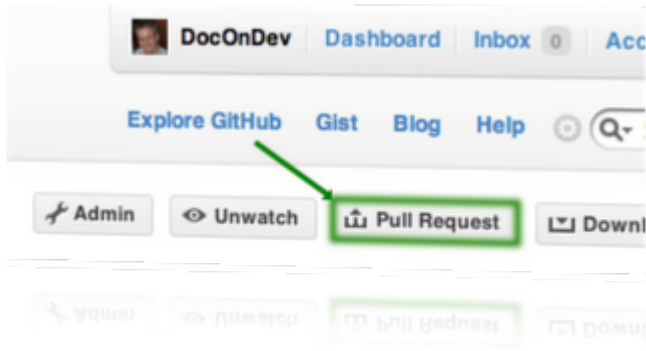
Une petite remarque : ruby continue d'utiliser à la fois svn subversion et git, ils appellent donc leur branche maîtresse trunk. Si vous faites cela pour Ruby, vous devrez faire git rebase upstream/trunk. Maintenant que vous avez cloné, vous pouvez faire votre boulot ! J'aime travailler dans des branches par fonctionnalités, parce que cela rend les choses plus propres et jolies, et que je peux travailler sur deux fonctionnalités à la fois.

```
$ git checkout -b feature/super-cool-feature
$ vim something
$ git add something
$ git commit -m "Fixed something in something"
```

Une fois que vous avez obtenu des commits qui fixent votre problème, envoyez les (faites un push) sur GitHub :

```
$ git push origin feature/super-cool-feature
```

Ensuite, vous cliquez sur le bouton pull request :



Choisissez votre branche, modifiez la description comme vous le souhaitez, et vous êtes prêt à vous lancer ! Le mainteneur du projet y jettera un coup d'œil et vous aurez peut-être droit à une discussion, et bientôt vous aurez quelque chose accepté quelque part !

À quoi devrais-je contribuer ?

Le meilleur moyen de contribuer est d'aider un projet que vous utilisez effectivement. De cette manière, vous arriverez à tirer profit du fruit de votre labeur. Vous serez plus motivé, vous comprendrez déjà le projet et ce qu'il fait, ce qui vous rendra tout ça plus facile.

Si vous ne voulez pas ou ne pouvez pas trouver comment fonctionne quelque chose que vous utilisez, le deuxième meilleur moyen est de commencer à utiliser de nouveaux logiciels ! Continuez à lire The Changelog et choisissez un projet qui a l'air intéressant, utilisez le quelques semaines, puis contribuez !

Nous sommes tous dans le même bateau

J'espère que ceci vous encouragera à vous salir les mains, vous retrousser les manches, et contribuer. Même le plus petit des patches est important, alors s'il vous plaît, trouvez un moment dans votre emploi du temps, choisissez un projet et faites un essai. Mais attention, vous pourriez vite vous retrouver accro !

Notes

[1] Crédit photo : Yasuhiro (Creative Commons By)

Le saviez-vous ? Microsoft contribue au noyau Linux !



—> La vidéo au format webm

Le rêve de Staline ou le cauchemar de Stallman

Une petite mise à jour de la pensée de Stallman avec cette interview donnée par un confrère américain ?



On y retrouve certaines constantes pour lesquelles il se bat depuis près de trente ans (« la conscience du logiciel libre a été presque entièrement cachée sous le tapis par l'open source »). Mais il donne également son avis, souvent lapidaire, sur des sujets d'actualité comme l'essor de la téléphonie mobile, qualifiée de « rêve de Staline » (où même l'OS Android ne trouve pas grâce à ses yeux).

En toute logique, il ne possède pas de téléphone portable. « Les décisions que vous prenez dépendent de vos valeurs. Et la plupart des gens sont conduits à penser uniquement au prix et à la performance des logiciels, et non au fait de savoir s'ils respectent votre liberté. Les gens qui prennent des décisions sur ces valeurs ne feront jamais aucune concession pour obtenir un logiciel libre, alors que moi je suis prêt à travailler pendant des années et des années pour ne pas avoir de logiciels propriétaires sur mon ordinateur ».

Et vous ?

Et de conclure l'entretien par un message plus politique en référence aux mouvements sociaux du Wisconsin : « Les entreprises et les médias de masse ont, dans une large mesure, convaincu les Américains qu'ils n'ont pas de légitimité pour refuser le système économique, quels que soient les objectifs de ce système économique. Nous avons besoin d'un esprit de résistance en Amérique. Nous devons retrouver l'esprit de liberté avec lequel nous avons bâti les États-Unis. »

PS : Pour ceux qui désireraient mieux connaître le personnage nous rappelons l'existence de notre framabook sur Richard Stallman. Eyrolles vient de nous communiquer les ventes de l'année 2010 qui sont plus qu'encourageantes avec un total dépassant les 2 300 exemplaires.

Les téléphones mobiles sont le « rêve de Staline », selon le fondateur du mouvement du logiciel libre

Cell phones are 'Stalin's dream,' says free software movement founder

Jon Brodtkin - 14 mars 2011 - Network World

(Traduction Framalang : Étienne, Siltaar, Pandark, Lolo le 13, Goofy, Ypll, Yoann, Garburst)

Richard Stallman^[1] : Les iPhones et autres Androids sont des traceurs à la *Big Brother*.

Près de trente ans après le début de sa croisade pour débarrasser le monde du logiciel propriétaire, Richard Stallman constate que les *smartphones* sont une nouvelle menace pour la liberté des utilisateurs.

« Je n'ai pas de téléphone portable. Je n'utiliserai pas de téléphone portable », déclare Stallman, fondateur du mouvement des logiciels libres et créateur du système d'exploitation GNU. « C'est le rêve de Staline. Les téléphones mobiles sont les outils de Big Brother. Je ne vais pas porter sur moi un traceur qui enregistre où je vais en permanence, ni un outil de surveillance qui autorise les écoutes. »

Stallman croit fermement que seul le logiciel libre (*NdT: free software dans le texte*) peut nous préserver de ces technologies de contrôle, qu'elles soient dans les téléphones portables, les PCs, les tablettes graphiques, ou tout autre appareil. Et par *free* il n'entend pas *gratuit* mais la possibilité d'utiliser, de modifier et distribuer le logiciel de quelque façon que ce soit.

Stallman a fondé le mouvement du logiciel libre entre le début et le milieu des années 80, avec le projet GNU et la Free Software Foundation, dont il est toujours le président.

Quand j'ai demandé à Stallman de lister quelques-uns des succès du mouvement du logiciel libre, le premier à être mentionné était Android mais pas la version de Google, non, une autre version du système d'exploitation mobile débarrassé de tout logiciel propriétaire (voir également Stallman soutient LibreOffice).

« Ce n'est que très récemment qu'il est devenu possible de faire fonctionner des téléphones portables largement répandus avec du logiciel libre », dit Stallman. « Il existe une version d'Android appelée Replicant qui peut faire fonctionner le HTC Dream sans logiciel propriétaire, à part aux États-Unis. Aux États-Unis, il a quelques semaines, il y avait encore un problème avec certaines bibliothèques, même si elles fonctionnaient en Europe. À l'heure qu'il est, peut-être cela fonctionne-t'il, peut-être pas. Je ne sais pas. »

Bien qu'Android soit distribué sous des licences libres, Stallman note que les constructeurs peuvent produire et livrer le matériel avec des exécutables non libres, que les utilisateurs ne peuvent pas remplacer « parce qu'il y a un élément dans le téléphone qui vérifie si le logiciel a été changé, et ne laissera pas des exécutables modifiés se lancer ». Stallman appelle cela la Tivoisation, parce que TiVo utilise des logiciels libres tout en plaçant des restrictions matérielles qui l'empêchent d'être altéré. « Si le constructeur peut remplacer l'exécutable, mais que vous ne pouvez pas, alors le produit est dans une cage », dit-il.

En théorie, les téléphones qui n'utilisent que des logiciels libres peuvent être à l'abri des risques d'espionnage électronique. « Si vous n'avez que des logiciels libres, vous pouvez probablement vous en protéger, parce que c'est par les logiciels qu'on peut vous espionner », explique Stallman. Petit paradoxe au passage, Stallman répondait à mes questions sur un téléphone portable. Pas le sien, bien entendu, mais celui qu'il avait emprunté à un ami espagnol pour sa tournée de conférences en Europe. Pendant les 38 minutes de notre échange, la connexion a été coupée cinq fois, y compris juste après un commentaire de Stallman sur l'espionnage électronique et les logiciels libres sur les téléphones. Nous avons essayé de nous reconnecter plusieurs heures plus tard mais il nous a été impossible de terminer l'interview par téléphone. Stallman a répondu au reste de mes questions par email.

Sacrifier le confort est une chose dont Stallman est familier. Il refuse d'utiliser Windows ou Mac, bien évidemment, mais même un logiciel tel qu'Ubuntu, peut-être le système d'exploitation le plus populaire basé sur GNU et le noyau Linux, ne satisfait pas ses critères de liberté. « Peu de monde est prêt à faire les mêmes sacrifices », reconnaît-il.

« Les décisions que vous prenez dépendent de vos valeurs », dit-il. « Et la plupart des gens sont conduits à penser uniquement au prix et à la performance des

logiciels, et non au fait de savoir s'ils respectent votre liberté. Les gens qui prennent des décisions sur ces valeurs ne feront jamais aucune concession pour obtenir un logiciel libre, alors que moi je suis prêt à travailler pendant des années et des années pour ne pas avoir de logiciels propriétaires sur mon ordinateur ».

Stallman utilise un ordinateur portable Lemote Yeeloong faisant tourner gNewSense, une distribution GNU/Linux ne comportant que des logiciels libres.

« Il y a des choses que je ne peux pas faire. J'utilise actuellement un ordinateur assez lent, parce que c'est le seul portable avec un BIOS libre. gNewSense est la seule distribution entièrement libre qui tourne sur Lemote, qui est équipé d'un processeur de type MIPS » explique Stallman. Une autre distribution était fournie avec le Lemote, mais elle comprenait des logiciels non libres que Stallman a remplacés par gNewSense.

Stallman, 57 ans, a commencé à faire l'expérience du partage de logiciels à ses débuts au Laboratoire d'intelligence artificielle du MIT en 1971. Cette communauté de partage s'est dispersée au début des années 80 à peu près au moment où Digital Equipment Corp. a arrêté le serveur central sur lequel s'organisait la communauté. Stallman aurait pu rejoindre le monde des logiciels propriétaires s'il avait accepté de « signer des accords de confidentialité et promettre de ne pas aider mes camarades hackers », selon ses propres mots. Au lieu de cela, il a lancé le mouvement du logiciel libre.

Stallman est un personnage fascinant du monde de l'informatique, admiré par beaucoup et injurié par des entreprises comme Microsoft, qui voient en lui une menace pour les profits qu'ils peuvent tirer des logiciels.

Stallman n'a pas réussi à casser la domination de Microsoft/Apple sur le marché de l'ordinateur de bureau, sans parler de celle d'Apple sur les tablettes. Par contre, le mouvement du logiciel libre qu'il a créé a directement participé à la prolifération de serveurs sous Linux dans les data centers qui propulsent une grande partie d'Internet. Il y a peut-être là une ironie, Stallman ayant exprimé de la rancœur au sujet de la reconnaissance acquise par le noyau Linux aux dépens de son système d'exploitation GNU.

Stallman se dit « plutôt » fier de cette multiplication des serveurs libres, « mais je suis plus inquiet de la taille du problème à corriger que du chemin que nous avons déjà accompli ».

Les logiciels libres dans les data centers, c'est bien, mais « dans le but d'apporter la liberté aux utilisateurs, leurs propres PC de bureau, portable et téléphone sont ce qui a le plus d'effet sur leur liberté ». On se soucie principalement de logiciel plutôt que de matériel, mais le mouvement insiste sur « du matériel avec des spécifications telles que l'on peut créer des logiciels libres qui le supporte totalement », insiste-t-il. « Il est outrageux de proposer du matériel à la vente et de refuser de dire à l'acheteur comment l'utiliser. Cela devrait être illégal ».

Avant d'accepter d'être interviewé par Network World, Stallman a exigé que l'article utilise sa terminologie de référence — par ex. « logiciel libre » à la place d'« open source » et « GNU/Linux » au lieu de juste « Linux ». Il a aussi demandé que l'interview soit enregistrée et que, si l'enregistrement était mis en ligne, il soit publié dans un format compatible avec le libre.

Il y a quatre libertés logicielles essentielles, expliquées par Stallman. « La liberté zéro est la liberté d'utiliser le programme comme bon vous semble. La liberté 1 est la liberté d'étudier le code source, et de le changer pour qu'il fonctionne comme vous le souhaitez. La liberté 2 est la liberté d'aider les autres ; c'est la liberté de réaliser et de distribuer des copies exactes quand vous le souhaitez. Enfin la liberté 3 est la liberté de contribuer à votre communauté, c'est la liberté de distribuer des copies de vos versions modifiées quand vous le souhaitez ».

Stallman a évoqué le terme « copyleft » pour désigner les licences qui garantissent que le code d'un logiciel libre ne peut pas être redistribué dans des produits propriétaires.

La clé de la philosophie de Stallman est la suivante : « Sans ces quatre libertés, le propriétaire contrôle le programme et le programme contrôle les utilisateurs », a-t-il affirmé. « Le programme se retrouve alors être un instrument de pouvoir injuste. Les utilisateurs méritent d'avoir la liberté de contrôler leur informatique. Un programme non libre est un système de pouvoir injuste et ne devrait pas exister. L'existence et l'usage de logiciels non libres est un problème sociétal. C'est un mal. Et notre but est un monde délivré de ce problème. »

Ce problème n'a pas été créé par une entreprise en particulier, mais Microsoft est d'habitude la plus critiquée par les gens comme Stallman.

« Ils continuent à nous considérer comme leurs ennemis », insiste Stallman. Il y a dix ans, dans une saillie restée célèbre, le PDG de Microsoft Steve Ballmer traitait

Linux de « cancer ». Depuis Microsoft a baissé le ton en public, mais Stallman ne s'en laisse pas compter : « D'un certain côté ils ont appris à être un peu plus subtils mais leur but est de faire utiliser Windows et non un système d'exploitation libre ». Après cette phrase, notre appel téléphonique s'est une fois de plus interrompu.

À part Microsoft, Stallman épingle « Apple et Adobe, ainsi qu'Oracle et beaucoup d'autres qui font des logiciels propriétaires et contraignent les gens à les utiliser ».

Google « fait de bonnes choses et d'autres mauvaises » dit Stallman. « Il a mis à disposition des logiciels libres comme le codec WebM, et pousse YouTube à adopter son support. Toutefois, le nouveau projet Google Art ne peut être utilisé qu'à travers des logiciels propriétaires. »

Stallman est également en porte-à-faux avec ce qu'on appelle la communauté open source. Les partisans de l'open source sont issus du mouvement du logiciel libre, et la plupart des logiciels open source sont aussi des logiciels libres. Cependant, pour Stallman, ceux qui se disent partisans du logiciel libre ont tendance à considérer que l'accès au code source est simplement un avantage pratique, et ignorent les principes éthiques du logiciel libre. Diverses entreprises commerciales ont pris en route le train de l'open source sans adhérer aux principes auquel croit Stallman et qui devraient selon lui être au cœur du logiciel libre.

« je ne veux pas présenter les choses de façon manichéenne », déclare Stallman. « Il est certain que beaucoup de gens qui ont des points de vue open source ont contribué à des logiciels utiles qui sont libres, et il existe des entreprises qui ont jeté les bases de logiciels utiles qui sont libres aussi. C'est donc du bon travail. Mais en même temps, à un niveau plus fondamental, mettre l'accent sur l'open source détourne l'attention des gens de l'idée qu'ils méritent la liberté. »

L'une des cibles de Stallman est Linus Torvalds, le créateur du noyau Linux et l'une des personnalités les plus célèbres du monde du logiciel libre.

Stallman et son équipe ont travaillé sur le système d'exploitation GNU pendant la majeure partie des années 80, mais il manquait une pièce au puzzle : un noyau, qui puisse fournir les ressources matérielles aux logiciels qui tournent sur l'ordinateur. Ce vide a été comblé par Torvalds en 1991 quand il a mis Linux au

point, un noyau analogue à Unix.

Les systèmes d'exploitation qui utilisent le noyau Linux sont couramment appelés « Linux » tout court, mais Stallman se bat depuis des années pour que les gens emploient plutôt l'appellation « GNU/Linux ».

Stallman « voudrait être sûr que GNU reçoive ce qu'il mérite » dit Miguel de Icaza de chez Novell, qui a créé l'environnement libre GNOME, mais a été critiqué par Stallman pour ses partenariats avec Microsoft et la vente de logiciel propriétaire. « Quand Linux est sorti, Richard n'y a pas prêté sérieusement attention pendant quelque temps, et il a continué à travailler sur son propre noyau. C'est seulement lorsque Linux s'est trouvé sous les feux de la rampe qu'il a pensé que son projet n'était pas assez reconnu. » Le problème, c'est qu'à cette époque, est apparue à l'improviste une communauté qui n'était pas nécessairement dans la ligne GNU.

Le noyau GNU, appelé Hurd, est toujours « en développement actif », selon le site internet du projet.

La contribution de Torvalds au logiciel libre sera largement célébrée cette année à l'occasion des 20 ans du noyau Linux. Mais Stallman n'en sera pas l'une de ses majorettes, et pas seulement à cause de cette querelle sur le nom.

« Je n'ai pas d'admiration particulière pour quelqu'un qui déclare que la liberté n'est pas importante », explique Stallman. « Torvalds a rendu un bien mauvais service à la communauté en utilisant ouvertement un programme non libre pour assurer la maintenance de Linux (son noyau, qui est sa contribution majeure au système d'exploitation GNU/Linux). je l'ai critiqué sur ce point, et bien d'autres avec moi. Quand il a cessé de le faire, ce n'était pas par choix délibéré. Plus récemment, il vient de rejeter la version 3 de la licence GPL pour Linux parce qu'elle protège la liberté de l'utilisateur contre la *Tivoisation*. Son refus de la GPL v.3 est la raison pour laquelle la plupart des téléphones sous Android sont des prisons ».

Même Red Hat et Novell, largement reconnus comme soutiens du logiciel libre, ne reçoivent pas une franche approbation. « Red Hat soutient partiellement le logiciel libre. Novell beaucoup moins », dit-il, notant que Novell a un agrément de brevet avec Microsoft.

En dépit de son pessimisme apparent, Stallman voit quelques points positifs motivant sa quête de logiciel libre. Quand il n'est pas chez lui à Cambridge (Massachusetts), Stallman parcourt le monde pour y donner des conférences et participer à des débats sur le logiciel libre.

Avant de voyager vers l'Espagne, Stallman s'est arrêté à Londres pour faire une conférence (dans laquelle il a qualifié Windows de « malware ») et pour rencontrer quelques membres du Parlement afin de leur expliquer les principes du logiciel libre. Il reçoit souvent un meilleur accueil en Europe que chez lui.

« Aux États-Unis, la conscience du logiciel libre a été presque entièrement cachée sous le tapis par l'open source. Dès lors on ne trouve aucun responsable gouvernemental qui accepte de parler avec moi ».

Mais hors de l'Amérique du Nord, quelques gouvernements s'engagent dans le logiciel libre. « J'ai découvert hier, qu'en France, les organismes d'État continuent à migrer vers le logiciel libre », dit-il. « Il n'y a pas une politique systématique qui leur enjoint de le faire, mais ils le font de plus en plus. Et dans certains pays, par exemple en Équateur, il existe une politique explicite pour que les organismes gouvernementaux migrent vers le logiciel libre, et ceux qui veulent continuer à utiliser des logiciels non libres doivent demander une dérogation temporaire pour le faire. »

Bien que Stallman ne l'ait pas mentionné, le gouvernement russe exige aussi des organismes qu'ils remplacent les logiciels propriétaires par des alternatives libres d'ici 2015, afin d'améliorer à la fois l'économie et la sécurité, selon le Wall Street Journal.

Au-delà du logiciel libre, Stallman se consacre aux questions politiques, et tient un blog pour le journal Huffington Post. De fait, il voit peu de différences entre les entreprises qui maltraitent la liberté logicielle et les « gredins de Washington » qui sont les obligés des lobbys d'entreprises qui leur font des dons.

Dans les mouvements sociaux récents du Wisconsin, Stallman retrouve quelque chose de son propre état d'esprit. « Quelquefois, la liberté demande des sacrifices et la plupart des Américains n'ont pas la volonté de faire le moindre sacrifice pour leur liberté », dit-il. « Mais peut-être que les manifestants du Wisconsin commencent à changer cela ». Les entreprises et les medias de masse « ont, dans une large mesure, convaincu les Américains qu'ils n'ont pas de légitimité pour

refuser le système économique, quels que soient les objectifs de ce système économique. Nous avons besoin d'un esprit de résistance en Amérique. Nous devons retrouver l'esprit de liberté avec lequel nous avons bâti les États-Unis. »

Notes

[1] Crédit photo : Eva Blue (Creative Commons By)

Raleigh, Montréal... quelle sera la première ville Open Source du monde ?

Deux traductions pour s'interroger ensemble sur le concept de « ville Open Source ».



Il s'agit de voir ici la ville comme une plateforme, une plaque tournante, un incubateur, bref un lieu privilégié où peuvent s'épanouir les entreprises et start-up qui placent l'open source au cœur de leur stratégie et de leur développement.

Les villes de Raleigh (USA) et Montréal (Canada) souhaitent apparemment poser candidature et ont, semble-t-il, de bons arguments.

Encore faudrait-il définir ce qu'est ou peut être une « ville Open Source », et se demander si il est pertinent de vouloir créer, favoriser ou *labelliser* de telles villes^[1].

L'un des auteurs nous propose ainsi trois critères : la volonté de partager, la volonté d'être informé, et une attitude ouverte à l'innovation, à la créativité et aux

expérimentations de toutes sortes.

Et en France, me direz-vous ? Cela bouge du côté de l'Open Data (Rennes, Paris...) mais au delà, je ne sais pas. Des avis et des liens sur la question ?

PS : Nous avons déjà évoqué la chose dans un billet sur une autre ville canadienne Vancouver : S'il te plaît... dessine-moi une ville libre.

1. Raleigh, Caroline du nord - la première ville open source au monde

Raleigh, NC—the world's first open source city

Jason Hibbets - 21 février 2011 - OpenSource.com

(Traduction Framalang : Khyll, Naar, Cheval boiteux et Goofy)

J'ai commencé à méditer sur les qualités qui devaient définir une ville open source il y a quelques mois, quand mon ami Tom Rabon m'en a fait mention au détour d'une conversation. J'étais curieux de voir de quelle façon la ville dans laquelle j'habite, Raleigh, en Caroline du nord, pouvait attirer d'autres entreprises open source et en être un incubateur mondial, pour en devenir un exemple phare de gouvernance. Comment Raleigh pouvait-elle devenir la capitale du monde de l'open source, à l'instar de ce que sont la Silicon Valley pour la technologie et Paris pour la romance ?

Je pense que la réponse peut être trouvée à la fois par le gouvernement et par la population. D'abord, nos dirigeants doivent être partants pour adopter l'open source au quotidien. Ils doivent faire preuve de transparence dans leur gestion des affaires et dans l'encouragement à la participation citoyenne. Les citoyens, quant à eux, doivent être prêts à participer et à contribuer en donnant de leur temps et de leurs connaissances. Les deux ont besoin d'adopter un prototypage rapide pour explorer de nouvelles idées et des solutions innovantes.

Mais en quoi Raleigh se distingue-t-elle des autres villes ? En quoi est-elle plus apte à être une ville open source que New York, San Francisco, Londres, Paris ou Pékin ? J'ai rencontré autour d'une table le maire de Raleigh, Charles Meeker, pour discuter de ce qui faisait qu'une ville pouvait devenir open source.

Le maire Meeker a été élu en 2001 et s'est familiarisé avec l'open source,

principalement en s'intéressant à Red Hat et au modèle de développement open source. En tant qu'avocat, il n'est pas étonnant que le maire Meeker comprenne les avantages de la collaboration et du partage des connaissances. Voyons pourquoi la ville de Raleigh est prête à revendiquer son titre de première ville open source au monde.

Quel grand chantier, en dehors de la technologie, a la meilleure chance d'être abordé par la voie open source (c'est-à-dire au moyen de la collaboration, de la transparence, du partage, de la méritocratie, du prototypage rapide, d'une communauté, etc.) ?

Dans une zone de la ville de Raleigh, l'accent a été mis sur l'utilisation d'un éclairage plus éco-énergétique dont nous pouvons mesurer les résultats. Nous nous activons à la promotion et au partage de nos expériences avec les autres municipalités, notamment pour tester notre consommation d'électricité et la qualité de la lumière produite. Le partage de cette information est un élément majeur de notre expérience.

La ville de Raleigh dispose de quarante installations en LED avec une économie moyenne de 200 000 €/an sur les coûts en électricité. Le retour sur investissement est généralement de l'ordre de 3 à 5 ans (en considérant les coûts du capital). C'est une excellente option pour les parkings éloignés. Vous pouvez facilement installer quelques panneaux solaires et ne pas avoir à ajouter de nouvelles lignes ou changer d'infrastructure. La possibilité pour les villes du monde entier d'adopter l'éclairage éco-énergétique est une véritable chance qui s'offre à elles. La ville de Raleigh veut prendre part à l'aventure et être reconnue comme précurseur dans l'adoption de cette technologie. Propager la bonne parole sur l'éclairage par LED avec l'aide de notre partenaire, Cree, est important pour nous.

Quelles sont vos réflexions à propos d'un gouvernement ouvert ou gouv' 2.0 et que peut faire la ville de Raleigh pour avoir un gouvernement plus ouvert et transparent vis-à-vis de ses citoyens ?

Tout d'abord, toutes nos réunions sont ouvertes au public, à quelques exceptions près. Le véritable défi est de savoir profiter de l'expertise de chacun de nos citoyens. Il y a beaucoup de compétences de haut niveau qui peuvent servir à résoudre les vrais problèmes de la ville.

Une solution se situe au niveau des nouveaux comités, comme le nouveau comité ferroviaire que nous avons mis en place, et la façon dont leurs conseils et leurs recommandations sont pris en compte par la ville. Les questions autour des frais de gestion des eaux pluviales nous ont conduits à puiser dans l'expertise de nos citoyens pour apporter les meilleures solutions.

Le ferroviaire est un domaine qui sera opérationnel pour les 3 ou 4 prochaines années. Nous avons beaucoup de personnes expérimentées dans ce domaine prêtes à partager leur savoir et à mettre en application leurs connaissances pour aider à prendre les futures décisions.

Montrer au public ce que nous faisons et expliquer les bonnes pratiques sont des atouts qui restent sous-utilisés, mais nous avons eu du succès, notamment quand le comité de gestion des eaux pluviales a fait part de son avis sur la façon de mieux gérer les inondations. Le conseil municipal a ainsi été en mesure de mettre à profit l'expertise du comité pour prendre les meilleures mesures politiques à ce sujet.

Quelles sont les qualités requises pour devenir une ville open source ?

Trois critères me viennent à l'esprit :

- la volonté de partager ;
- la volonté d'être informé ;
- une attitude ouverte à l'innovation, à la créativité et aux expérimentations de toutes sortes.

Les citoyens doivent se tenir prêts à adopter le futur. L'open source est une stratégie que nous appliquons pour aller de l'avant.

Pourquoi Raleigh s'est amorcée à devenir la première ville open source au monde ?

Nos citoyens sont prêts faire avancer Raleigh et à être plus concentrés sur la démarche open source. Raleigh est disposée à devenir son incubateur mondial.

L'avantage de Raleigh se situe au niveau de sa croissance et des emplois. Nous aimerions voir le Centre des congrès accueillir plus de conférences sur l'open source. Nous serions honorés de voir un tas de petits Chapeaux Rouges (*NdT* :

référence faite à la distribution GNU/Linux Red Hat), et que des start-up et sociétés bien établies viennent dans notre région parce que nous avons fait le choix de ce modèle de développement.

Les partenaires sont aussi une grande partie de la réponse. Le Centre des congrès, le Syndicat d'Initiative, la Chambre du Commerce et les autres partenaires doivent adopter l'open source et le mettre en évidence dans le cadre de notre stratégie de développement économique.

Comment mettre en œuvre la démarche open source dans votre vie quotidienne ?

Au cabinet juridique pour lequel je travaille, j'ai essayé de fournir des informations à de jeunes avocats. Une sorte de partage des secrets commerciaux pour les aider à réussir plus rapidement, et, pour être franc, l'une des choses les plus difficiles pour toute personne de la fonction publique, c'est l'écoute. J'ai remarqué que l'écoute représente 70 à 80 % du travail. Vous devez pleinement comprendre ce qu'il se passe pour prendre la décision adéquate.

2. Montréal peut-il devenir un incubateur de start-up open source ?

Can Montreal Become an Open Source Startup Hub?

Evan Prodromou - 21 février 2011 - NextMontreal.com

(Traduction Framalang : Khyll, Naar, Cheval boiteux et Goofy)

« Le premier prix est une Cadillac El Dorado. Le deuxième prix est un lot de couteaux à viande. Le troisième prix est votre licenciement. »- Blake, Glengarry Glen Ross

Seth Godin indique, dans son fabuleux ouvrage *The Dip (NdT : Un petit livre qui vous enseignera quand renoncer et quand persévérer)*, que la seule position qui compte dans les affaires, c'est la première. Quand les lois du pouvoir et les effets de réseau sont nécessaires, la première place du classement est la seule où il faut être. Vous devrez être « le meilleur du monde » dans quelque chose, ou bien vous feriez mieux de laisser tomber et de faire autre chose.

Les écosystèmes technologiques - la plupart des marchés d'affaires, en fait - ont

des effets de réseau, et cela veut dire que la seule position à avoir, en tant qu'écosystème, est la première. Être le meilleur au monde.

Quelle est la zone la mieux classée au monde dans les start-up du Web ? La baie de San Francisco. Quelle est la deuxième ? Probablement New-York City. Qui a le troisième prix ? Qui s'en soucie ? Le troisième prix, c'est votre licenciement.

Si nous nous soucions de la croissance de notre écosystème local, peut-être que nous aurions besoin d'arrêter notre course à la 14e ou la 29e place du classement dans le monde des start-up orientées Web et réfléchir à construire quelque chose d'autre. Un domaine dans lequel nous serions les meilleurs et sur lequel personne d'autre n'a encore vraiment travaillé. Là où nous pourrions être les meilleurs au monde - pas les 14e, pour ensuite laisser tomber.

Montréal a la capacité d'offrir le meilleur écosystème au monde pour les start-ups centrées sur le développement de logiciels open source. Nous fournissons un bon cadre pour les entrepreneurs qui ont de l'expérience dans la mise en place d'entreprises tournées vers ce secteur économique, nous avons des investisseurs qui ont bien compris le processus d'investissement et d'encouragement de ce type de compagnies et nous avons un très précieux vivier de talents qui ont contribué à cette évolution.

Plus important, il n'y a aucune autre ville autant tournée vers l'open source sur le globe. San Francisco et Boston accueillent quelques sociétés, mais ne sont absolument pas des incubateurs. Le paysage commercial de l'open source se propage beaucoup plus à travers le monde, de Londres à l'Utah en passant par l'Allemagne et Austin.

Plus que tout, c'est sa commercialisation qui est difficile. Demandez à n'importe quelle personne impliquée dans une entreprise open source. La difficulté se trouve dans l'élaboration d'un modèle de travail. Il n'y a pas de solution simple. Les techniques des start-up pour les autres types d'affaires, tels que l'investissement et les stratégies de commercialisation, ne semblent pas s'appliquer aussi bien. Cela signifie qu'il existe un obstacle à l'entrée d'autres écosystèmes, dont un que nous pouvons exploiter.

En ce moment, j'ai connaissance d'au moins cinq start-up open source dans la ville :

- StatusNet - J'ai lancé cette entreprise ici-même en 2008. Nous avons levé 2,3M \$ de fonds à Montréal et New-York. Nous enregistrons environ 5 000 téléchargements par mois et dénombrons 45 000 sites fonctionnant sur notre SaaS. Nous comptons actuellement 9 salariés à Montréal et San Fransisco (*NdT : StatusNet est un logiciel libre de microblogging sur lequel repose Identi.ca*).
- Vanilla Forums - Le meilleur système de gestion de forums au monde. Il tourne sur plusieurs centaines de milliers de sites et inclut un service SaaS de haute performance.
- Bookoven - Cette plateforme sociale de publication s'est tournée vers un modèle de logiciel open source. Dirigée par Hugh McGuire, créateur de Librivox, le très populaire projet de livre audio à contenus ouverts.
- Stella - Cette société à forte croissance a rendu ses logiciels open source.
- Subgraph - Startup orientée sur la sécurité développant Vega, logiciel open source d'évaluation des vulnérabilités.

Au rang des investisseurs, deux des plus importants groupes financiers de la ville (iNovia Capital et Real Ventures) tentent l'expérience des start-ups open source. Real Ventures (ou plutôt son prédécesseur, MSU) a déjà investi dans trois entreprises open source locales.

En ce qui concerne le potentiel des employés talentueux... c'est plus difficile. Il y a beaucoup de techniciens compétents dans la ville, et les sociétés open source qui en sont en dehors, comme Canonical ont des équipes techniques locales qui peuvent suivre le bassin des start-up de talent. Quid du personnel d'entreprise talentueux ayant une expérience open source ? Ils sont rares sur le terrain. Heureusement, les gens qui ont travaillé dans les sociétés mentionnées plus haut constituent aussi un bon noyau de ce bassin.

Je crois que les conditions sont réunies pour que Montréal prenne sa place dans le monde des technologies en tant qu'incubateur de start-up open source. La semaine prochaine, je dévoilerai ce que je pense être un projet potentiel pour que Montréal devienne le fer de lance de ce marché.

Notes

[1] Crédit photo : OpenSource.com (Creative Commons By-Sa)

Geektionnerd : Debian Squeeze Ze Riteurne

L'été dernier *Gee* avait déjà évoqué la nouvelle version de Debian en raillant gentiment le cycle de développement souvent relativement long de la célèbre distribution GNU/Linux (mais la qualité et la stabilité sont souvent à ce prix).

Cette-fois ci, ça y est, on y est ☐

DEBIAN SQUEEZE
(ZE RITEURNE)

Après son freeze du mois d'août dernier, la nouvelle Debian est enfin sortie !



Bon, ceci dit, on ne peut pas non plus attendre que tout soit prêt, sinon ça ne sort jamais. . .



Crédit : Simon Gee Giraudot (Creative Commons By-Sa)